

Il n'y a pas de fossés trop grands qui ne peuvent être franchis, un pas à la fois.

Chapitre 1

Pas à pas

Une à une ses sandales s'enlisaient dans le sable, comme si chaque pas était le dernier. Telle une armée de conquérants, les grains de sable microscopiques du désert semblaient avoir raison de cet homme courbé, dont la tunique était balayée par la violence d'un vent continu.

Il ne se rappelait plus depuis combien de temps cette marche pénible avait débuté. Les secondes, les minutes et les heures s'entremêlaient au rythme des rafales de sable, pendant que l'imperturbable voyageur continuait d'enfoncer ses pieds dans cette mer orangée aux vagues infinies.

Parfois, il se redressait pour tenter de percevoir on ne sait trop quoi à travers le déchaînement de cette tempête. Était-il perdu, tel un touriste imprudent surpris par ce déchaînement des forces insoupçonnées du Sahara ?

S'agissait-il, au contraire, d'un nomade du désert habitué à composer avec un tel environnement hostile et dont l'urgence d'une situation exceptionnelle l'aurait forcé à quitter son oasis de paix ?

Spéculations, hypothèses, questionnements emportés eux aussi par les tourbillons du vent. Une seule chose semblait compter : avancer. Avancer pour voir, avancer pour la vie, avancer à tout prix.

Sans aucun bagage, aucun sac, aucun accessoire superflu, l'homme était seul et pourtant, quand il levait la tête, on pouvait apercevoir le calme de son regard qui contrastait avec la situation qui prévalait. Comme si les obstacles du moment n'étaient pas ce qui le préoccupait le plus, il continuait de tenter de voir en avant, d'identifier des repères. Peut-être cherchait-il quelqu'un ?

Les heures se succédèrent sans qu'il flanche. Bien que la violence des vents ait diminué en intensité, il n'était pas plus facile d'y voir clair dans ce crépuscule, prélude à la nuit froide qui s'annonçait. Malgré son calme et sa détermination, on serait tenté de présumer que l'homme pouvait avoir hâte d'arriver à destination ou de trouver ce qu'il cherchait. Chose certaine, à le voir maintenir le cap dans la même direction, l'hypothèse du touriste perdu ne tenait plus vraiment la route. Pas après ces heures à traverser ces tourments sans paniquer et sans s'arrêter.

Et puis brusquement, plus rien. Ni vent ni particules en suspension. Seul un ciel étoilé sous lequel on pouvait voir un horizon presque illimité avec ces dunes aussi majestueuses maintenant, qu'elles pouvaient être implacables il y a quelques instants à peine.

Le voyageur s'arrêta pour contempler le spectacle. Il secoua sa tunique et dégagea sa tête. Ses cheveux clairs, peut-être même blancs, semblaient phosphorescents dans cette pénombre. Son visage n'était pas jeune. Les grains de sable prisonniers des moindres aspérités de sa peau lui conféraient un âge peut-être plus avancé que nature. Ses mains,

maintenant dégagées de ses manches, exprimaient par leur apparence, à la fois l'expérience et la robustesse et, par leurs gestes, une certaine délicatesse.

La pause ne dura pas longtemps. Quelques gorgées soutirées à la gourde qu'il portait sous sa tunique et le revoilà parti.

Il était étonnant, malgré son âge certain et le trajet parcouru, de le voir maintenir une telle cadence. Après un certain temps, la silhouette d'une ville aux allures fantomatiques commença à se profiler sous la lune qui venait argenter tout ce qui tombait sous son regard. L'homme cheminait dans cette direction avec un pas toujours aussi constant.

Bientôt, il arriva aux premiers abords du village et bifurqua vers une maison abandonnée, dont le toit et une partie des murs avaient été emportés par on ne sait quel prodige, ou n'était-ce simplement l'effet du temps.

Sur son visage aussi le temps y avait laissé sa marque. La flamme qui jaillissait maintenant à l'intérieur des décombres se reflétait sur ses rides, sculptées tels des sillons de sagesse au fil des ans.

Bien assis sur le sol, le dos appuyé sur ce qui restait d'un mur, il contemplait le feu comme s'il voulait y déchiffrer une quelconque énigme.

Le temps passa encore sans que l'homme donne l'impression qu'il se préparerait à dormir. Son regard ne se détourna pas du magnétisme des braises qui brûlaient devant

lui jusqu'à ce qu'un craquement lointain, à peine perceptible, lui fit détourner le regard.

Bien que le silence de la nuit enveloppait toute chose et rendait perceptible la moindre interruption de cette paix nocturne, on n'entendait aucun autre bruit, si ce n'est les aboiements d'un chien au loin dans le village.

L'homme avait repris sa contemplation de la matière rendue incandescente et semblait y maintenir toute son attention, mais cette fois avec une expression qui traduisait une certaine préoccupation. À quoi pouvait-il penser, lui qui se refusait encore à dormir malgré la journée épuisante qu'il avait traversée ?

Un autre craquement, celui-là beaucoup plus proche que le précédent. Cette fois-ci, le nomade demeura imperturbable devant son feu. Au bruissement succédèrent des bruits de pas saccadés. Les pas de quelqu'un qui tente de s'approcher sans alerter puis qui s'arrête, avant de reprendre sa marche furtive.

Le visiteur était maintenant tout près, de l'autre côté du mur en ruine. Aucun bruit n'émanait des deux êtres immobiles de part et d'autre de l'obstacle de pierre. De longues secondes passèrent ainsi, jusqu'à ce que le silence soit soudainement brisé.

— Tu peux venir te réchauffer, je ne te ferai aucun mal !

L'homme venait de faire retentir une voix grave mais douce, ferme mais rassurante. De l'autre côté du mur, c'était le silence le plus total. Il parla de nouveau :

– Quand tu auras décidé de venir te réchauffer près du feu, tu seras le bienvenu ! Mais si tu as peur et préfères avoir froid, je respecte ton choix.

Lentement, une silhouette longea le muret jusqu'à son extrémité au détour duquel se trouvait l'homme. D'abord une tête aux cheveux noirs, puis des yeux bruns émergèrent à leur tour. Aucun mot, juste ces yeux qui regardaient maintenant le nomade toujours assis à scruter la flamme. L'homme sourit et sans le regarder ajouta :

– N'aie pas peur, je ne suis pas un ennemi !

– Je n'ai pas peur ! répondit celui qui fit un pas pour sortir complètement de l'ombre. Il devait avoir quatorze ou quinze ans. Son teint était plus foncé que l'homme. Son regard vif et inquiet ne concordait pas avec ses propos. L'homme sourit de nouveau et l'invita à s'asseoir.

– Quel est ton nom, jeune homme ?

L'adolescent hésita quelques secondes puis, rassuré peut-être par le ton amical de son interlocuteur, répondit :

– Amhed. Que faites-vous ici cette nuit ?

– Eh bien, Amhed, ce village était sur mon chemin et j'avais besoin de me réchauffer avant de poursuivre ma route, dit-il d'un ton très calme, sentant probablement l'inquiétude se cachant derrière cette question.

Il renchérit pour dissiper les doutes :

— Je ne suis pas un ennemi, ne crains pas. Je suis un nomade solitaire qui poursuit sa route, rien de plus. Et toi, que fais-tu en dehors du village à cette heure ?

Amhed baissa les yeux trahissant un malaise et lâcha en guise de réponse :

— Je n'avais pas sommeil.

L'homme sourit en portant son regard sur la braise qu'il remua à l'aide d'un bâton, mais il ne dit rien.

— Où allez-vous, monsieur ? demanda le jeune comme pour changer de sujet.

— Vers l'est.

— Vers les territoires ennemis ? lança le jeune sur un ton dénotant sa surprise.

L'homme le regarda fixement dans les yeux et lui demanda doucement :

— De quels ennemis parles-tu ?

De propos hésitants, Amhed passa à un discours enflammé de certitudes.

— Mais voyons, aux Juifs, les ennemis de notre peuple, ceux qui nous volent nos terres et nous persécutent ! Mort à Israël ! lança-t-il avec un poing levé qui ne laissait pas de doutes sur ses plus profondes convictions.

L'homme secoua la tête, l'air perplexe et se retourna vers son feu sans parler.

— Êtes-vous Juif ? demanda celui qui maintenant tentait de comprendre la réaction de cet étranger.

— Non, répondit sèchement celui-ci. Qu’aurais-tu fait si je l’avais été ?

En le fixant maintenant dans les yeux avec calme, mais d’un air sérieux.

— J’aurais obéi à la loi et...

Amhed s’arrêta de parler devant la gravité de la réponse, non totalement rassuré au sujet de cet inconnu qui ne semblait pas partager les mêmes valeurs. Il se ressaisit et pour se sortir de l’impasse ajouta :

— Mon père dit que ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous et que les amis d’Israël sont nos ennemis. Il dit aussi qu’un jour nous aurons la victoire et que tant que nous nous battons, Israël ne pourra pas triompher !

— As-tu des amis Amhed ? lança l’homme.

— Bien sûr que j’en ai, répondit-il sans hésitations.

— Et tu les aimes, j’imagine ?

— Mais oui ! répondit-il avec la même assurance.

— Arrive-t-il que tu sois en désaccord avec un de tes bons amis ?

Le jeune se demandait bien où l’étranger voulait en venir, mais il acquiesça d’un signe de tête. L’homme poursuivit dans la même direction :

— Mais est-il déjà arrivé que votre désaccord fasse en sorte que vous soyez en colère l'un contre l'autre, ou même que vous en veniez aux coups ?

— Moi je ne combats pas mes amis, mais seulement mes ennemis ! protesta celui qui venait de réaliser où son interlocuteur voulait en venir.

— Mais dis-moi, Amhed, il ne t'est jamais arrivé de te battre avec ton meilleur ami parce qu'il t'avait volé quelque chose auquel tu tenais vraiment ?

Le jeune devint plus hésitant et le « non » qu'il laissa tomber ne portait déjà plus l'assurance des réponses précédentes.

— En es-tu vraiment certain ? Prends le temps d'y penser quelques instants. Par exemple si ton meilleur ami te dérobait un objet auquel tu tiens énormément...un objet qui pourrait être aussi précieux, disons... qu'un ancien couteau avec une poignée en ivoire ?

Le jeune recula de stupeur, son regard traduisant à la fois la surprise et l'affolement.

— Mais comment savez-vous cela ? C'est impossible que vous sachiez cela !

Et il s'enfuit aussitôt en direction du village.

Le nomade le regarda partir puis se rassit près de son feu en ajoutant un morceau de bois pour attiser la flamme. Il était perdu dans ses pensées, quand il entendit des voix d'hommes qui se dirigeaient vers lui.

Malgré le rapprochement du tumulte, l'homme demeurait implacable à regarder le bois brûler. Puis les bruits de pas annoncèrent l'arrivée d'un groupe.

— Étranger, qui es-tu ? demanda un homme d'une voix sévère, accompagné par deux autres et du jeune Amhed.

L'étranger se leva doucement, tourna son regard vers celui qui avait parlé et lui sourit.

— Paix à vous tous, mes amis, ainsi qu'à vos familles.

Le nomade semblait vraiment heureux de voir ces gens, même si ceux-ci ne partageaient visiblement pas le même enthousiasme.

— Que viens-tu faire dans notre village la nuit ? Ne sais-tu pas que tu te trouves dans la maison de mon grand-père ? Tu entres sans permission et tu te permets de faire peur à mon fils ?

L'accusé répondit d'un ton très doux et avec un sourire légèrement taquin :

— Pardonne-moi si je t'ai offensé mon ami, telle n'était pas mon intention. Mais la porte de la maison de ton grand-père était grande ouverte et lui n'y était pas. Alors, ayant marché toute la journée, j'ai seulement voulu prendre quelques instants pour me réchauffer à l'abri du vent.

L'étranger venait de faire remarquer avec politesse et humour que la « maison » du grand-père était davantage les restes, les ruines de ce qui avait été jadis une demeure.

Il poursuivit :

— Quant à ton fils, nous avons discuté quelques minutes ensemble, mais lui, fidèle au respect qu'il accorde à son père, a décidé de t'avertir qu'un inconnu était dans les environs la nuit. On voit que tu lui as transmis les bonnes valeurs de respect de l'autorité et de la protection de sa famille.

L'étranger regarda Amehd en souriant, puis il continua de s'adresser au père, cette fois en regardant les deux autres hommes qui étaient avec lui :

— On voit bien aussi le lien de sang qui vous unit et la force de ce lien familial qui amène les trois fils à protéger leurs proches contre toute menace.

Le groupe fut surpris de la dernière remarque, mais c'est Amhed qui parla :

— Tu vois, père, je te l'avais dit, l'étranger peut deviner des choses !

— Serais-tu un espion qui épie nos faits et gestes pour le compte de nos ennemis ? répliqua un des frères.

— Non mes amis, je ne suis l'espion de personne. Mais il n'était pas difficile de deviner ce lien de parenté par les similitudes de vos physionomies. Maintenant, si cela vous cause des soucis qu'un nomade passe la nuit ici, alors je peux reprendre ma route et trouver un endroit loin de ce lieux pour me reposer, avant de poursuivre mon chemin au lever du soleil.

L'étranger avait parlé avec douceur avant de se retourner et se pencher pour reprendre son bâton de marche. Les trois

hommes se regardèrent puis, l'un des frères, celui qui avait parlé en premier, amena les deux autres à l'écart et leur dit :

— Notre loi prescrit d'accueillir le voyageur qui est bon de cœur, quand il passe près de notre maison.

L'autre frère répliqua aussitôt :

— Mais la loi parle de celui qui est bon de cœur, pour celui-là nous n'en savons rien. Il peut tout aussi bien être un espion. Laissons-le partir, cela est plus prudent.

Les deux frères continuaient d'argumenter tandis que le nomade s'éloignait dans la nuit. Le père d'Amhed le regarda s'éloigner pendant quelques instants puis interrompit brusquement la discussion animée avec ses deux frères :

— Amhed, va dire à l'étranger qu'il peut venir passer la nuit dans notre demeure.

Amhed fut surpris de la réponse de son père et le regarda sans comprendre ce renversement de situation. Mais sa surprise fut quand même moindre que celle de ses deux oncles.

— Mais que fais-tu là, mon frère ? Il y a un instant tu ne voulais même pas qu'il dorme dans ces ruines et là tu veux l'accueillir dans ta maison ? Et s'il vous tuait tous pendant la nuit ? demanda le frère le plus inquiet.

— Amhed ! se contenta de répéter le père de celui-ci.

— Oui, j’y cours père, répondit le fils remis de sa surprise avant de partir telle une fusée dans la nuit.

— Salem, tu es notre frère aîné et de ce fait, tu es celui qui a le droit d’avoir le dernier mot dans la famille. Mais ne trouves-tu pas un peu risqué d’accueillir un étranger dans ces temps où la violence frappe dans tous les coins du pays ? Moi je lui aurais permis de passer la nuit près du village, là où nous l’avons trouvé, car la loi parle de l’accueil au voyageur. Le chasser sans raison est contre la loi. Mais de là à le prendre chez toi, dit le plus modéré des deux autres frères.

— Oui et accueillir quelqu’un dans des ruines, est-ce réellement parler d’accueil selon toi ? Et du reste, ce n’est pas chez vous que je l’ai invité, mais chez moi, rétorqua l’aîné avant de prendre le chemin de sa demeure.

Tandis que les deux frères continuaient de débattre en s’en allant eux aussi vers le village, Amhed, lui, s’en revenait avec l’étranger à ses côtés. Ce dernier lui parlait des étoiles qui brillaient avec éclat dans la nuit qui avançait et lui demandait s’il savait s’orienter grâce à leurs positions. Bref, le nomade avait laissé derrière lui la situation épineuse des dernières minutes et Amhed semblait très bien s’en accommoder.

L’habitation était sobre, mais invitante avec sa porte ouverte et la lumière qui s’en échappait. Dans le cadre de cette entrée, on pouvait distinguer la silhouette de Salem qui attendait le voyageur. Avant que celui-ci n’ait pu dire quoi que ce soit et pour passer définitivement à autre chose, le voyageur dit :

— Paix à toi et à toute ta famille !

— Sois le bienvenu étranger, répondit l'hôte. Et toi, fils, ton heure est passée depuis fort longtemps, nous en reparlerons d'ailleurs demain.

Le « fils » voulut répliquer, mais le regard du père lui fit comprendre qu'il était plus sage d'en rester là.

— Depuis que sa mère est allée rejoindre nos ancêtres, il prend beaucoup de libertés. Mais je ne peux tout faire seul, mon travail exige que je voyage souvent dans les villages voisins.

La demeure était humble, mais tout était dans un ordre impeccable. Malgré l'heure tardive, Salem fournit au nomade eau et nourriture.

— Que fais-tu pour gagner ta vie, toi qui sembles dévoué à tous tes enfants ? demanda le voyageur.

— Je fais mon possible pour leur donner, à tous les cinq, le plus que je peux leur fournir. Mais comment sais-tu que j'ai d'autres enfants ? relança l'hôte, surpris de la remarque.

— L'intuition, j'imagine...

Puis, avec un léger sourire, il ajouta :

— ... et un peu d'observation.

Ses yeux désignant les cinq paires de sandales qui étaient là, alignées près de la porte. Salem sourit.

— Et toi, il paraît que tu vas vers l'est ?

— Effectivement.

Le voyageur savait que son hôte voulait en savoir plus à ce sujet, aussi il ajouta :

— J'ai une personne à voir, un parent à moi. Il y a longtemps que je l'ai vu.

Quelque chose intriguait l'hôte au sujet de son invité, mais il ne pouvait dire quoi. Il avait beau le scruter attentivement, même au point d'en devenir presque intimidant, il ne trouvait pas réponse à ce sentiment inconfortable. Aussi entreprit-il de subtilement continuer son interrogatoire :

— Mais dis-moi, pourquoi n'as-tu pas apporté de vivres et d'avantage d'eau si tu prévoyais voyager ainsi ?

Le nomade leva les yeux et regarda son interlocuteur pendant qu'il terminait sa bouchée. Quatre secondes à peine durant lesquelles, à son tour, il tenta de deviner ce que son hôte avait comme intuition.

— Ta question est pertinente.

Il lui sourit, puis se pencha de nouveau vers son repas qui tirait sur la fin.

— Mais... d'où es-tu parti exactement ? As-tu été attaqué durant ton voyage ? Est-ce que tu t'es sauvé de quelqu'un ? Et ton nom... je ne connais même pas ton nom !

Salem voulût respecter le mutisme du nomade, mais c'est le contraire qui se produisait et ses questions en rafales

n'obtinrent pas plus de résultats que précédemment, si ce n'est qu'un sourire.

— Pardonne-moi de ne pas satisfaire ta curiosité pour l'instant et de répondre plutôt par une question : pourquoi haïssez-vous à ce point ceux que vous qualifiez d'ennemis ?

Salem fut surpris de la réplique, mais sa réponse ne se fit pas attendre :

— Viens-tu d'une terre lointaine pour poser une telle question ou bien est-ce pour me mettre à l'épreuve ?

Avec calme et douceur, le nomade répondit :

— Ni l'un ni l'autre, mon ami. Mais à voir les réactions de haine qui animent beaucoup de gens, je me demande comment tout cela va se terminer.

Salem se leva, visiblement agacé par ce sujet sensible, et tout en débarrassant la table du repas consommé répondit :

— Eh bien que cela se termine comme il se doit. Quand un peuple en oppresse un autre, il finit toujours par obtenir le châtement divin qu'il mérite !

— Et si ce « châtement » faisait en sorte que des millions d'innocents des deux côtés périssent et qu'à la fin il n'y ait pas de vainqueurs, dirais-tu que cela en eût valu la peine ?

Dans la foulée de l'expression de sa colère, Salem ne prit pas le temps de réfléchir et lâcha :

— Si tous devaient périr, alors ce serait la faute d'Israël !

Son invité le regarda sans parler, se demandant si sa haine allait vraiment jusque-là. L'hôte réalisa l'énormité de sa réponse et tenta d'y apporter des nuances :

— Je ne dis pas que je souhaite que des innocents meurent, mais je dis seulement que tout le mal qui pourrait survenir est attribuable à nos ennemis.

— Et comment ces « ennemis » pourraient-ils faire pour ne plus être considérés par toi comme tels ?

— Impossible ! Ils ne changeront pas et nous non plus on ne se laissera jamais faire.

— Mais si c'était possible Salem, que devraient-ils changer pour ne plus être considérés comme hostiles ?

— Je te l'ai dit, cela est impossible, car il faudrait d'abord qu'ils nous redonnent les territoires qu'ils nous ont volés. Il faudrait aussi qu'ils ramènent à la vie tous ces martyrs qui sont morts pour notre combat. Alors tu vois bien que cela est impossible ! dit-il d'un air résigné et avec fermeté pour clore définitivement le sujet. Et afin d'être certain que son invité tenace ne revienne à la charge, il se leva et enchaîna :

— Étranger, il se fait tard, tu peux dormir sur ce divan, je vais te chercher des couvertures.

— Merci à toi Salem, que le Très-haut te bénisse pour ton hospitalité, répondit l'étranger, confirmant la fin de la discussion... pour le moment.

Quelques heures plus tard, alors que le soleil venait de se lever et que l'agitation des enfants dans la maison

commençait à se faire sentir, tous se retrouvèrent autour de la table pour le premier repas du jour.

— Pourquoi tu as dormi chez nous, monsieur ? demanda une jeune fille d'à peine quatre ans.

Son père répondit :

— Parce que le monsieur était fatigué et qu'il était tard.

— Mais pourquoi ? Le monsieur n'a pas de maison à lui ? reprit l'enfant avec une autre question pertinente.

— Ne vous gênez pas pour mettre fin à l'interrogatoire, car cette gamine-là va vouloir tout connaître de vous jusqu'au moindre détail, ajouta son père.

— Elle ne me gêne pas du tout. Souvent les enfants disent tout haut ce que les adultes pensent tout bas. Parfois aussi les enfants posent les mêmes questions que les adultes ont déjà posées... Quel est ton nom, petite ?

— Moi, c'est Alhia... et toi comment tu t'appelles ?

L'homme sourit.

— Très juste, si tu me donnes ton nom alors je dois te donner le mien. Moi, c'est Amiel.

— Et où est ta maison ?

— Vois, je t'avais prévenu, dit le père qui attendait néanmoins la réponse.

— Loin d'ici.

— Est-ce qu'on peut y aller aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, c'est chez la bonne Samaria que tu vas, reprit son père en la prenant dans ses bras et en l'amenant dans sa chambre pour qu'elle fasse ses préparatifs.

— C'est une bonne femme du village qui la garde le jour pendant que les autres sont à l'école, expliqua Salem.

Les autres jeunes se préparèrent ainsi à entreprendre une autre journée, chacun avec une discipline surprenante pour des enfants si jeunes. Puis, quand le dernier quitta la maison, Salem le regarda s'éloigner quelques instants avant de refermer la porte.

— Tu les as très bien élevés mon ami. Chacun sait ce qu'il a à faire.

— Disons que j'ai fait ce que j'ai pu. J'essaie... j'essaie d'en mettre un peu plus étant donné qu'ils n'ont plus leur mère, répondit-il un peu mal à l'aise.

— Et tu sembles très bien réussir, ajouta Amiel en souriant.

— Bon et moi je dois aller à un autre village pour le travail. Si tu veux, tu peux demeurer dans la maison.

— Dans quel village vas-tu au juste ?

— Le prochain vers la rivière, c'est à moins de trois heures de marche.

— C'est sur mon chemin, permettrais-tu que je t'accompagne ?

Et Salem accepta que ce mystérieux étranger puisse encore passer du temps avec lui. Malgré la méfiance initiale, il éprouvait un sentiment familier en sa présence.

Était-ce dû à la façon qu'il avait de faire sentir les gens autour de lui à l'aise ? Était-ce parce qu'il lui rappelait quelqu'un de son entourage ? Était-ce finalement parce que cela lui semblait rafraîchissant d'avoir quelqu'un à qui parler et qui ne soit pas de sa famille ou de son village ?

Ils se mirent en marche alors que le soleil prenait son envol dans ce ciel d'un bleu immaculé. Le trajet n'était pas long pour ces hommes habitués à marcher de grandes distances. Le voyage s'amorça d'un bon pas, sans paroles ni pauses. Au bout d'une heure, ils s'assirent sur des rochers en bordure du chemin afin de boire un peu.

— Tu vas beaucoup plus loin passé le village ? demanda Salem.

— Assez oui, répondit Amiel, toujours aussi évasif dans ses réponses, ce qui poussa son compagnon de route à une autre tentative pour satisfaire sa curiosité.

— Alors tu dois vraiment aller tout près de la frontière, puisqu'au-delà du village où je vais, il n'y a qu'un autre petit deux heures de marche avant d'arriver aux territoires ennemis.

La perspicacité et la persévérance de Salem pouvant être difficilement repoussées, Amiel finit par concéder :

— Oui mon ami, je vais vers la frontière, en fait, je la traverserai pour aller voir une personne à qui je tiens beaucoup.

Salem se leva brusquement comme s'il venait d'apercevoir un aspic à ses pieds.

— Malédiction ! Je le savais, tu es Juif ! dit-il avec une expression d'horreur dans le visage avant d'enchaîner : Et dire que j'ai logé sous mon toit celui qui aurait pu m'assassiner, moi et toute ma famille durant notre sommeil !

Amiel se leva et d'une voix très calme tenta de le rassurer :

— Pourquoi te troubles-tu ainsi, mon ami ? Je l'ai déjà dit, je ne suis pas Juif. Et que je l'eusse été, cela n'aurait rien changé sur la reconnaissance que j'ai envers toi et les tiens.

— Alors tu es un espion à la solde de nos ennemis. J'aurais dû écouter mes frères ! répliqua « l'ami » qui continuait d'être dans tous ses états.

— De cela aussi je t'ai déjà rassuré, à l'effet que je n'étais l'espion de personne.

— Alors comment peux-tu franchir la frontière si tu n'es pas Juif et si tu n'es pas espion ?

Amiel ne répondit pas, ce qui n'atténua en rien le torrent d'inquiétudes qui assaillait son interlocuteur.

— Je ne sais pas qui tu es, ni par quelle manigance tu peux te balader librement entre deux pays en guerre. Mais ce que je sais, c'est que nos chemins se séparent ici, étranger.

Et Salem reprit sa route marchant d'un pas très rapide. Amiel resta là, songeur, à le regarder s'éloigner.

Pendant que son ancien compagnon s'éloignait, d'importants nuages se massaient à l'horizon. Bientôt la pureté du ciel commença à être voilée par l'amoncellement de nuages de plus en plus denses.

Peu de temps après, le vent se fit sentir avec force et le soleil s'obscurcit. La vitesse avec laquelle cette tempête s'était levée n'avait pas laissé aux deux voyageurs le temps de trouver un abri. Salem se coucha sur le sol et se couvrit de sa longue tunique, espérant que ce déchaînement de vent et de sable ne dure pas indéfiniment. En fait, il dura beaucoup moins longtemps.

Après une quinzaine de minutes, le vent diminua d'intensité, laissant entrevoir un retour au calme. Salem commença à se relever lentement, repoussant tout le sable qui s'était déjà accumulé contre lui.

Une fois debout, il empoigna délicatement sa tunique qui lui recouvrait encore la tête, la repoussa vers l'arrière et la secoua. Il regardait les énormes nuages de sable qui s'éloignaient et le soleil reprendre de sa brillance, quand une voix se fit entendre :

— Tu vas bien mon ami ?

Salem se retourna brusquement, Amiel était là qui lui souriait. Surpris de le voir ainsi, Salem continua de secouer le sable de ses vêtements tout en racontant :

— Toute une tempête, je n'en avais jamais vu une se lever

aussi rapidement. J'ai dû me protéger sur le sol comme j'ai pu.

Heureusement qu'elle n'a pas duré des heures, sinon j'étais perdu !

Ne voulant pas s'éterniser, il poursuivit :

— J'ai pris du retard avec cette foutue tempête... alors bonne route à toi, étranger.

Et il s'empessa de repartir de son pas rapide, mais à peine quelques mètres parcourus, il s'arrêta. Immobile, il regardait droit devant lui, cherchant à discerner le paysage habituel rendu méconnaissable. Au lieu de ce chemin simple traversant un vaste désert parsemé d'îlots de rochers et de quelques dunes, apparaissaient à près d'un kilomètre des ruines qu'il n'arrivait pas à identifier. Il se remit en marche d'un pas moins rapide.

Arrivé près des ruines en question, on pouvait y distinguer de petites habitations complètement détruites par on ne sait quel malheur. Des maisons brûlées ou complètement rasées, des carcasses de véhicules impossibles à reconnaître, des débris de toutes sortes.

Maintenant Salem marchait lentement au milieu de ce paysage désolant. Amiel qui suivait dit alors, comme s'il se parlait à lui-même :

— Vraiment triste ce qui est arrivé ici.

Salem ne se retourna pas pour le regarder, se contentant de hocher légèrement la tête en signe d'approbation, toujours sous le coup de la stupéfaction.

— Mais je ne comprends pas ce qui est arrivé... je ne reconnais même pas ce village... il nous restait presque une heure de marche avant d'arriver aux plus proches habitations... dit l'homme stupéfait avant de s'arrêter de nouveau et de s'approcher d'une des maisons devant laquelle des débris s'étaient accumulés.

Parmi cet amas de matière brûlée, Salem en retira quelque chose qui l'intriguait. Il souffla dessus et le secoua quelque peu pour en faire tomber la cendre et le leva à la hauteur des yeux pour que le soleil en laisse paraître clairement la forme.

— C'est l'os d'un enfant. Un os de sa jambe, lâcha Salem sous le choc. Alors qu'il promenait maintenant son regard sur les environs, son attention fut attirée vers les ruines d'une maison voisine qui, elle, avait un de ses murs encore debout.

Salem s'approcha de ce mur noir calciné, sans doute par des flammes d'une incroyable puissance. Mais ce qui attirait son attention n'était pas le mur en lui-même, mais plutôt ce qu'il cachait derrière.

Salem le contourna pour y voir se découvrir un vaste panorama au bas de la colline sur laquelle ils se trouvaient. Tout en bas, une vallée s'étendant sur des kilomètres et dans celle-ci les restes de ce qui fut une très grande cité. À perte de vue des décombres comme si des géants étaient venus écraser et disperser bâtiments et structures avant d'y mettre le feu. Salem ne put comprendre cette vision d'horreur et dut s'asseoir pour ne pas vaciller.

Amiel, qui le suivait toujours, s'approcha de lui mais ne dit rien. Après un moment, Salem finit par conclure à haute

voix la fin d'un monologue intérieur :

— Mais c'est impossible... tout ce désastre... comment ont-ils pu ainsi tout détruire, avec quelles armes démoniaques ? Et je ne reconnais pas cette ville... et ce village non plus...

— Mon ami, le sort de cette ville et des villages qui l'entourent est le même que presque tous les autres dans le pays, dit Amiel d'une voix calme.

— Quoi ? D'autres villes ? Lesquelles ? Quand ? Pourquoi ? Et comment ont-ils fait nos ennemis pour accomplir une telle destruction ?

L'homme ne pouvait tout assimiler ce qu'il entendait et constatait. Il s'assit sur un bloc de béton, se sentant pris d'étourdissements. Amiel le laissa reprendre ses esprits quelques secondes, puis lui dit doucement :

— Mon ami, ce que tu viens de voir est ce qui se produira dans un futur rapproché si la haine continue de remplir la coupe de la guerre et de la dévastation entre vos deux peuples.

— Quoi ? Quelle coupe ? Et pourquoi tu me dis cela ? C'est toi qui as organisé cela ? Tout cela n'est qu'illusion ?

Le pauvre homme était plus confus que jamais et regardait son interlocuteur avec l'expression de celui qui se noie et qui implore qu'on lui lance une bouée. Amiel le regardant avec sérieux et calme répondit :

— Cela va se produire dans ton pays et dans celui de vos ennemis. Il n'y a jamais de gagnant quand la haine est reine.

Il ne restera plus beaucoup d'habitants pour regretter la paix imparfaite d'autrefois. Mais toi, tu as la chance de pouvoir changer l'avenir.

— Quoi ? Changer l'avenir ? Moi ? Mais comment ? Je ne suis pas quelqu'un d'important moi... Et toi, qui es-tu ? Pourquoi me dis-tu tout cela ?

— Salem, rien n'est impossible, tout peut changer si les personnes veulent la paix plutôt que la haine. Il s'agit simplement que le choix de la paix se fasse une personne à la fois. Quant à moi... mon père sera d'ici et ma mère de là-bas, chez tes ennemis.

— Mais alors, tu viendrais du futur ? Cela est impossible ! Suis-je mort pour assister à de tels prodiges ?

Amiel lui sourit.

— Non, tu ne l'es pas. Mais il arrive parfois que soit donnée à certains la chance de mieux voir les conséquences de leurs choix. Tant de gens pourraient éviter d'inutiles souffrances si on se donnait la peine de réfléchir à nos actes avant de les accomplir.

Quant à moi, je dois partir. Paix à toi et à toute ta petite famille. Prends bien soin d'Amhed. De lui viendra une belle descendance dont certains feront des choix qui surprendraient bien leurs aïeux, comme celui de prendre une femme Juive comme épouse...

Amiel afficha un large sourire, alors que le vent recommença à souffler avec force.

— Mais alors, toi tu es ?

Salem s'arrêta et fixa le sol en réalisant le genre de lien que son mystérieux ami venait de lui faire faire. Arrivé à une conclusion dans sa tête, il partit pour terminer sa phrase, mais déjà le sable s'élevait brutalement dans toutes les directions, coupant court à toute discussion.

Il se tourna vers le mur en ruine et s'y abrita. La tempête avait été aussi soudaine que la première fois et maintenant elle semblait se déchaîner avec encore plus de forces.

Mais encore une fois, elle finit par s'atténuer. Quand Salem le sentit et comme il se préparait à se découvrir du manteau qui le protégeait, une main lui secoua l'épaule. S'adressant à celui qui le sollicitait :

— Amiel, je me demandais si tu avais eu le temps de...

Salem s'arrêta net quand il eût la tête complètement découverte et qu'il vit cet homme âgé et son mulet près de lui.

— Vous allez bien, monsieur? Je craignais que cette tempête n'ait eu raison de vous, dit l'homme.

Salem se retourna dans toutes les directions. Non seulement son ami n'était plus là, mais les ruines du village non plus. Il se précipita alors hors du sentier vers les abords d'un ravin d'où l'on pouvait apercevoir une vaste vallée verdoyante.

— Là-bas non plus, il n'y a plus ces ruines, se dit-il à lui-même.

L'homme resté sur le sentier monta sur son ânon et se remit en marche. Salem, de son côté, continuait d'être

abasourdi par ce qui venait de se passer et décida de rebrousser chemin.

Durant le trajet, il ne parvint pas à chasser les brouillards de sa confusion, mais il sentit qu'un sentiment de plus en plus persistant semblait émerger du plus profond de son être, tel un iceberg venant briser l'acier de ses croyances les plus rigides.

Ce jour-là, il passa tout le reste de la journée avec sa progéniture, comme s'il réalisait comment la vie est fragile et comment le temps qui passe peut nous faire négliger l'essentiel.

Quant à sa curieuse aventure, il finit par se dire qu'il s'était probablement assoupi pendant la tempête et que ce rêve, même s'il lui était apparu comme trop réel, n'était somme toute qu'un simple mirage. Il osa raconter cette curieuse illusion. Tous les gens du village finirent par le savoir et le taquinèrent à ce sujet jusqu'à ce que le temps ait passé.

Plusieurs années plus tard, quand Amhed, le fils de Salem, eut atteint l'âge adulte, il se mit à écrire. Il se fit connaître par un livre qui devint un best-seller : « Le rêve de mon père ». Inspiré du rêve mystérieux de son père, Amhed en avait fait un roman qui, à l'époque, fut très controversé.

Plus tard, certains racontèrent que ce livre contribua à inspirer la génération montante à enterrer la haine qui avait prévalu si longtemps, trop longtemps entre ces deux ennemis jurés. On commença même à voir de plus en plus d'unions se sceller entre partenaires de ces régions voisines.

Même Salem eut une réaction moins hostile qu'on aurait pu le croire quand son fils Amhed lui annonça que sa promise était Juive. Bien sûr, il ne sauta pas de joie, mais il accepta de donner son accord et de se présenter aux noces. Il finit même par s'habituer à la chose, surtout quand il apprit, l'année suivante, qu'il deviendrait grand-père.

Avant de mourir, Salem pensa à Amiel et sourit, en se rappelant que ce dernier lui avait dit que rien n'était impossible et que les changements pour la paix pouvaient se bâtir « une personne à la fois ».

Amhed eut six enfants dont le dernier fut nommé Amiel.